

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 48

Artikel: Quand l'étais fellia à Maria : (patois d'Estavayer)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le « Conteur Vaudois »

sera servi gratuitement, durant le mois de décembre 1907, aux personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1908. — Prix de l'abonnement 4 fr. 50.

TORGNOLUZ ET LA TOUGOUNE

Nous extrayons le morceau qui suit de *Torgnoluz*¹, de M. Benjamin Vallotton, l'auteur de *Portes entr'ouvertes*, de *Monsieur Poterat se marie*, du *Sergent Bataillard*. Mieux qu'une longue analyse, il donnera une idée de ce charmant ouvrage et montrera qu'il vaut les précédents, par le coloris des tableaux, par la netteté avec laquelle les personnages sont dessinés, autant que par le style alerte et savoureux. Il ne suffira pas, en revanche, à faire voir qu'il leur est supérieur sous le rapport de l'inspiration, que M. Vallotton y a mis une rare hauteur de vues, avec toute son âme compatissante aux humbles et aux déshérités de la vie. Pour saisir ce côté-là de *Torgnoluz*, il faut le lire d'un bout à l'autre; il faut lire aussi les trois autres nouvelles que contient le volume.

V. F.

Depuis peu vivait à Bornier une pauvre fille placée par sa commune, comme domestique à tout faire, dans une ferme située un peu à l'écart, en Praz-Genoud, tout près de la croisée des routes, là où il y a un poteau indicateur vert et blanc. Cette fille était un peu simple. Chez nous on dit un peu bedoume. Elle était aussi boulotte et mal peignée et elle employait de la ficelle en guise de lacets de soulier. Elle louchait d'une façon inimaginable. Et quand elle parlait, elle riait tout le temps, même et surtout lorsqu'elle contait des histoires tristes, mettant alors une main devant sa bouche, ainsi que font les gens quand ils ont perdu leurs dents. Pourtant les siennes étaient là, toutes, parfaitement saines et très blanches. En somme, cette Tougoune était une brave fille bornée, fidèle, travailleuse et sale. Elle arrachait les pommes de terre, récurait avec une sombre énergie escaliers, planchers et corridors, remplissait les seilles d'eau à la fontaine, talochait les enfants maraudeurs, causait peu, gardait la ferme pendant le sermon et veillait à la pâture des cochons, qu'elle séparait, en cas de bataille, à coups de sabot lancés en plein dans leurs cuisines dodues. Son patron, qui avait la plaisanterie massive, affirmait à la laiterie qu'il comptait aussi s'en servir d'épouvantail à moineaux, au temps de la moisson.

On la surnommait donc la Tougoune. Personne ne lui connaissait d'autre nom. Elle n'en savait guère davantage, ignorant qui l'avait mise au monde, craignant Dieu à sa manière, redoutant le diable et les orages, toujours ahurie et toujours besognant.

¹ *Torgnoluz*, par Benjamin Vallotton. Illustrations de A. et M. Vallotton. — Lausanne, F. Rouge et Cie, libraires-éditeurs.

Or, un jour, à son habitude, Torgnoluz conduisait ses chèvres le long de la grand-route poussiéreuse que traversaient des lézards frétil-lants. Il faisait chaud. Les chiens dormaient, le corps dans leur niche, les pattes allongées de-hors, au soleil. Un coq autoritaire emmenait ses poules au travers des prés, dont les hautes herbes, à leur passage, se balançaient un instant, puis restaient immobiles à écouter le chant amorti des faux aiguillées. Un chat nonchalant gravissait la pente brune d'un toit. Et les ombres des arbres, rondes ou allongées, bizarrement découpées, se repliaient peu à peu vers les troncs, comme si elles eussent fondu sous la morsure du soleil mouvant.

En un jardin proche de la route, là Tougoune cueillait des gousses de petits pois qu'elle glissait avec beaucoup de soin dans son tablier relevé par un coin. Et soudain Torgnoluz la vit. Aussitôt, — car c'est bien ainsi que l'amour s'installe au cœur des hommes : le soleil rit; la lumière danse; la vie semble belle; une femme passe... et alors chante une voix qui fait taire toutes les autres, — aussitôt, Torgnoluz, ayant vu la Tougoune, la regarda comme jamais encore il n'avait regardé aucune femme. Une folle envie de siffler le prit, mais une timidité délicate l'en empêcha. Et il n'essaya point de comprendre ce qui se passait en lui, parce qu'il obéissait aveuglément à ses impressions et qu'une force irrésistible, et qu'une voix profonde, qui parle bien souvent aux êtres simples, lui ordonnait de s'arrêter au bord du chemin.

Et la Tougoune, de son côté, considérant le Torgnoluz, le trouva entièrement à son goût.

Ayant assez regardé, Torgnoluz dit enfin, avec une extrême simplicité, accoudé sur la haie :

— Des petits pois, il y en a beaucoup ?

La Tougoune cacha ses mains rouges sous son tablier. Alors elle répondit :

— Oh !... il y en a pas tant mal !...

Disant cela, elle riait tant qu'elle pouvait. Ses tresses, dénouées, lui tombaient sur les épaules et elle louchait si fort qu'elle semblait examiner à la fois le Torgnoluz, la haie, les deux chèvres, toutes les gousses de tous les carrés de petits pois et aussi, là-haut, le ciel immense et bleu. Telle qu'elle était en ce moment, Torgnoluz la trouva belle et désirable. Son regard le troublait. Alors, malin, il ajouta, voulant prouver qu'il avait du bien :

— Oh !... des petits pois, il y en a pas autant que chez nous !...

— Ils poussent bien, chez vous ?... questionna la Tougoune en riant de nouveau.

Le Torgnoluz riposta avec assurance.

— Bien sûr, qu'ils poussent bien !...

Ce jour-là, ils n'allèrent pas plus avant.

... Henriette et la Diabliesse aimaient Torgnoluz de tout leur petit cœur de chèvre. Or, l'on comprend et excuse toujours les gens que l'on aime. La nuit, dans le silence tiède de l'étable, couchées sur la bonne litière, elles durent se confier bien des choses, à l'oreille, car, le len-

demain matin, elles revinrent tout droit au même coin de haie. Torgnoluz les suivit avec un grand plaisir, et il sifflait, ce qui donna à penser aux chèvres qu'elles tenaient vraiment le bon chemin.

La Tougoune cueillait encore des petits pois. Le Torgnoluz la trouva plus belle et plus souhaitable encore que la veille et l'amour le saisit tout entier, entrant en lui comme un conquérant entre dans une ville prise, sonnante de la trompette.

Mais il n'osa pas parler. Il s'accouda simplement sur la haie verte. Il n'osait pas non plus lever les yeux, car il sentait bien que la Tougoune fixait sur lui le regard multiple qui le troublait si fort. Et ce fut elle qui dit :

— C'est à vous, ces chèvres ?...

— Oui !... c'est à moi... La brune, c'est Henriette, et puis, la noire, c'est la Diabliesse...

— Elles sont belles !... C'est de jolies chèvres !...

Ces paroles attendrirent Torgnoluz, s'insinuant jusqu'au tréfonds de son âme candide. Jamais personne encore ne lui avait dit que ses chèvres étaient de jolies chèvres. Et voilà qu'une femme le lui confiait, et non pas la Julie au Moulin, ou l'Augustine à Pierre-Abram, mais la femme dont le regard l'alanguissait... Alors un immense espoir, vague, mais doux, profond, consolant, mit une fraîcheur délicieuse sur le front brûlant de Torgnoluz.

Benjamin VALLOTTON.

QUAND J'ÉTAIS FELLIA A MARIA

(Patois d'Estavayer.)

Quand j'étais fellie à mariâ,
Lou bon tin que menavo.

Chontavou lè bosson,
Tot avò Tsatounaie.

Ora ye ne pu pas
Chonta lè derbonarè.

Lè la lire don bri
Què m'inquabiè lè tzambè.

Tota la né levà, tota la né bressi,
Imprindre la tzandala.

Por faire don papet
Por noutron piti Dzatiè.

Se Dzatiè n'in von ran,
No le bayèrin à Pierrou.

Se Pierrou n'in von ran,
No le medzerin no mimo.

Pauvre petit! — M. P. rend visite à un de ses amis qui est chirurgien. Il remarque sur la table la partie supérieure d'un crâne dont la surface présente des particularités fort remarquables. Il l'examine avec curiosité.

— Ça, dit le chirurgien, c'est le crâne d'un enfant rachitique que j'ai traité à l'hôpital l'an dernier.

— Tiens ! mais sais-tu qu'il est bien curieux... Et le pauvre petit vit avec cette difformité ??